

dans quelque piège, dans quelque embûche qu'on avait dressée sur votre chemin. . . .

—Aussi combien de fois, alors que l'on pouvait me croire profondément endormi sous ma tente, n'ai-je pas passé des nuits entières à prêter anxieusement l'oreille, à épier, en retenant mon souffle, le moindre bruit, le moindre mouvement que je pouvais entendre !

—Combien de fois n'ai-je pas sauté brusquement sur mes armes en croyant que notre camp était déjà surpris !

—Enfin, combien de fois, alors que les dernières étoiles pâlisssent, que le premier rayon de l'aube se montrait et que notre caravane devait reprendre son chemin à travers l'inconnu, combien de fois ne me suis-je pas dit, le cœur serré :

—Verras-tu encore ce soir se coucher le soleil !

—Oh ! oui, c'était là des heures bien douloureuses, des heures bien terribles, comme je viens de te le dire... des heures où j'ai cruellement souffert en pensant que tu m'attendais et que peut-être tu ne me reverrais plus !

Mais, toute pâle, Clotilde venait de tressaillir.

—Ne plus te revoir ? s'écria-t-elle en lui prenant brusquement les mains ; apprendre un jour que tu étais mort là-bas... là-bas, si loin, et que jamais plus tu ne reviendrais ! . . . Etre encore accablée de ce malheur-là ! . . . Oh ! tais-toi ! . . . tais-toi ! . . . car je crois que j'en serais morte ! . . . car il me semble que la folie va s'emparer de moi !

—Oh ! oui, tais-toi ! tais-toi !

—D'ailleurs, ne sommes-nous pas insensés de ne parler que du passé qui nous assombrit et qui gâte notre joie, quand tant de jours heureux nous attendent et qu'une vie nouvelle... la vie que nous avons si ardemment souhaitée, si souvent rêvée, va enfin se réaliser et combler tous nos espoirs ?

Elle venait vivement de se lever.

Elle lui avait pris le bras.

Elle l'entraîna.

—Viens... viens que je te consulte... que je te dise tous les beaux projets que j'avais faits... Viens !

Et comme la petite Suzanne, après avoir encore donné un baiser à Fernand, venait de se sauver en courant pour aller rejoindre Maurice qui l'appelait, lentement ils sortirent de la serre, puis s'enfoncèrent à petits pas dans l'immensité du parc.

Et tandis que Clotilde, qui s'appuyait amoureusement contre lui, lui parlait tout bas, il semblait à Fernand de Prades qu'il marchait dans un rêve, qu'il marchait dans un songe. . . .

—Était-ce bien vrai qu'il était enfin revenu de son lointain voyage, de son lointain exil ?

—Était-ce bien vrai qu'il était maintenant de retour à Fontenay-sous-Bois ?

—Était-ce bien vrai que c'était la femme aimée, la femme adorée, la chère créature qui avait toujours eu toutes ses pensées, qui en ce moment marchait à ses côtés, qui en ce moment s'appuyait si tendrement à son bras ?

—Était-ce bien vrai, que tout à l'heure, il avait vu accourir vers lui cette enfant pour laquelle il avait aussi une si profonde, une si immense tendresse... qu'il avait vu accourir vers lui sa fille, la petite Suzanne, et qu'il sentait encore à son front la chaleur de ses baisers ?

—Était-ce bien vrai qu'il n'était plus maintenant isolé et perdu au bout du monde, et qu'il allait vivre entouré de ses amis qui lui étaient aussi chers : entouré du comte de Balleroche, d'André de Chaverny et d'Yvonne.

—Était-ce bien vrai que lui, autrefois si froid, si sceptique et si égoïste... que lui qui semblait condamné à gaspiller inutilement sa vie, avait à présent un autre cœur et une autre âme ?

—Était-ce bien vrai que tout ce qui avait pu lui plaire jadis : les plaisirs bruyants, la vie fiévreuse, maintenant ne lui inspirait plus que du dégoût et comme une sorte d'épouvante ?

—Et une si grande joie montait en lui... une si grande joie le transfigurait, que Clotilde, qui continuait à lui parler tout bas de ses projets d'avenir, tout à coup s'interrompit et le regarda, pleine de surprise.

—Fernand ! . . . Fernand ! s'écria-t-elle en le secouant doucement, comme pour l'arracher à lui-même. Tu ne m'écoutes plus... Et tu trembles... tu tressailles. . . .

—Oui, c'est vrai ! répondit-il en l'étreignant étroitement contre lui. Mais ne t'alarme pas... ne t'inquiète pas... C'est la joie qui me grise... c'est le bonheur qui me donne le vertige !

—Et il n'avait pas achevé qu'il eut, à son tour, un cri sourd d'étonnement.

A quelques pas d'eux, un homme s'avancait rapidement et gesticulant d'un air joyeux.

—Le docteur ! dit vivement Clotilde.

Et c'était, en effet, le directeur de la maison de santé... ce bon docteur Laval, qui s'avancait à leur rencontre les mains tendues, le visage épanoui. . . .

—Ah ! voilà mes amoureux ! s'écria-t-il. Je vous cherchais, mon cher marquis... je vous cherchais pour vous donner une bonne poi-

gnée de main et pour joindre à mon tour toutes mes plus chaudes félicitations à toutes celles que vous avez déjà reçues, sans compter celles que vous recevrez encore. . . .

—Car mon ami, M. le comte de Balleroche, vient de me raconter, encore tout ému, la magnifique réception qu'on vous a faite ce matin. . . .

—Des acclamations frénétiques... un enthousiasme délirant... un véritable triomphe ! . . . Et puis, par-dessus le marché, cette jolie croix-là... cette jolie croix que vous n'avez certes pas volée !

—Mais ce n'est pas fini, ajouta l'excellent homme, et je dois vous prévenir que vous pouvez vous attendre à d'autres assauts, je veux dire à d'autres triomphes. . . .

—Car Fontenay bouge. . . .

—Fontenay ?

—Oui, mon cher marquis, Fontenay aussi se remue... Fontenay aussi est tout sens dessus dessous... On vient d'apprendre votre retour et déjà une grande manifestation s'organise en votre honneur. . . .

—Oh ! ce ne sera peut-être pas aussi beau, aussi grandiose que ce matin, mais ce sera aussi sincère. . . .

Puis, s'adressant à Clotilde, dont le visage de plus en plus rayonnait, de plus en plus resplendissait :

—Eh bien, madame, fit-il toujours gaiement, avais-je raison de vous parler comme je vous parlais autrefois ? . . . Avais-je raison de vous gronder quand je vous voyais chaque jour vous décourager et vous attrister davantage ? . . . Avais-je raison quand je vous prédisais que l'avenir serait beau et que vous auriez un jour tout le bonheur que vous méritiez ?

Et comme la jeune femme souriait :

—Mais alors on ne m'écoutait guère, reprit-il ; mais alors j'avais beau prêcher la patience, j'avais beau prêcher l'espoir, c'était comme si je n'avais rien dit... On s'entêtait à voir tout en noir ! . . . On allait se cacher pour pleurer ! . . . Et maintenant, madame, qu'en dites-vous ? qu'en pensez-vous ?

—Je pense que vous êtes le meilleur des hommes, docteur, et que je suis la plus heureuse des femmes ! répondit Clotilde en lui tendant la main.

Et ils venaient de faire, tous les trois, quelques pas côte à côte, quand, tout à coup, ils tressaillirent.

—Qu'est ce donc ? fit vivement Fernand.

Et il écoutait.

De lointaines rumeurs venaient de se faire entendre... de lointaines rumeurs qui se rapprochaient assez rapidement.

Le docteur, à son tour, avait prêté l'oreille.

—Déjà ! fit-il en souriant.

Et il ajouta :

—Eh bien, c'est que je vous annonçais tout à l'heure... C'est Fontenay qui s'avance... C'est un nouveau triomphe qui se prépare pour vous. . . .

Puis, après avoir écouté de nouveau :

—Oui, parbleu, c'est bien cela ! reprit-il. Écoutez plutôt ! . . . Entendez-vous ces bruits de fanfares ? . . . Entendez-vous ces cris ? . . . Ils vous acclament déjà ! . . . Écoutez ! . . . Écoutez !

Et, en effet, tandis qu'on entendait se rapprocher de plus en plus le bruit sourd d'une foule en marche, de grands cris parfois montaient, retentissaient :

—Vive de Prades ! . . . Vive de Prades !

Et comme celui-ci devenait tout pâle, tout saisi :

—Ah ! que voulez-vous, mon cher, dit le docteur en souriant, la gloire a ses inconvénients ! . . . Venez ! . . . Venez ! . . . Voici M. de Balleroche ! . . . Voici tout le monde ! . . . Venez !

Et il l'entraîna vivement.

Le comte avait déjà donné l'ordre d'ouvrir toutes grandes les portes de la villa, que, quelques secondes plus tard, toute une foule envahissait, jetant sans interruption les plus retentissants vivats, les plus retentissantes acclamations.

Tout Fontenay-sous-Bois était plein de ce bruit de victoire, de ce bruit de triomphe, et de nouvelles foules accouraient encore faire fête au héros du jour, à Fernand de Prades, qui, tout pâle entre Clotilde et Suzanne, ne savait à qui parler, à qui répondre. . . .

D'ailleurs, comme quelque heures auparavant à la gare de Lyon, il était encore si ému et si troublé que les mots qu'il aurait voulu prononcer expiraient sur ses lèvres. . . .

—Mes amis... mes amis... balbutiait-il, vous me payez trop de ce que j'ai pu faire... Je n'oublierai jamais... non, jamais l'immense joie que vous me donnez... Merci à tous ! . . . Merci du fond du cœur ! . . .

Et comme il n'en pouvait dire davantage, ce fut M. de Balleroche qui, tout à coup, levant la main, fit signe qu'il voulait parler. . . .

Alors ce furent, à l'adresse du père d'Yvonne, de nouveaux vivats, de nouvelles acclamations :

—Vive monsieur le comte ! . . . Vive monsieur de Balleroche !

Et pendant plus de cinq minutes, ce fut en vain que celui-ci essaya de placer un mot.

Enfin, le silence ayant fini par se faire, le comte rappela en ter-